



**Allocution de M. Ibrahim Thiaw,
Secrétaire exécutif de la Convention des Nations Unies sur la lutte contre la
désertification à l'occasion de l'ouverture du Séminaire international sur
l'ingénierie forestière,
organisé par l'Association des lauréats de l'École nationale forestière
d'ingénieurs
Rabat, Maroc, 26 juin 2019**

Mesdames et messieurs,
Chers amis,

Lorsqu'en octobre 1979, je foulais pour la première fois le sol marocain, je portais une idée précise : apprendre à lutter contre les effets néfastes d'une sécheresse qui ruinait l'économie de mon pays, et perturbait la sérénité de ma famille. Ma conscience écologique était certes embryonnaire, mais ma détermination n'avait d'égal que cette énorme envie d'extirper les miens des griffes d'un ennemi hideux, sans visage.

Pourtant mal préparé à affronter un hiver rigoureux, rien ne pouvait m'arrêter, même pas les péripéties d'une année préparatoire à faire craquer les nerfs. Ah, la fameuse APESA ! Je devais assumer mes responsabilités pour avoir choisi le Maroc, au lieu d'une prestigieuse orientation vers la France, destination de choix de tous ceux qui obtenaient le baccalauréat mauritanien avec mention.

À ce jour, je ne sais toujours pas quel tropisme m'attirait particulièrement vers le royaume chérifien. Naturellement, mon choix d'orientation se porta sur l'École nationale forestière d'ingénieurs, l'ENFI, pour les plus intimes.

J'ignorais alors qu'en entrant à l'ENFI, on n'en ressortait jamais. Les enseignements techniques ne sont, au final, que le complément d'une formation autrement plus importante. Je garde en mémoire les séances de "bizutage". Le diplôme qu'on obtient de l'ENFI reste le symbole, non d'une réussite personnelle, mais d'une responsabilité collective. L'arbre, dit-on, ne fait pas la forêt. Une pléiade d'arbres forme déjà un bosquet. Aussi, isolé, esseulé, le forestier reste-t-il marginal. C'est ainsi qu'à travers le monde, j'ai vu les forestiers garder leur esprit de corps. Dans leur métier, les forestiers sont solides, parce que solidaires.



Les lauréats de l'ENFI n'ont pas dérogé à cette pratique. C'est peut-être l'esprit de la rencontre d'aujourd'hui. Une initiative que je salue chaleureusement.

Avant d'aller plus loin, vous me permettez de marquer une pause et dire ceci : aucun mot et geste, aucune expression du corps ou du langage, ne saurait traduire les sentiments qui m'inondent en ce moment précis. Les mots ne suffiront point pour exprimer ma gratitude vis-à-vis du peuple marocain. Incontestablement, le Maroc a contribué à forger ma personnalité et à faire de moi ce que je suis.

C'est dire combien elle est grande ma joie de me retrouver parmi vous, et de rejoindre de nouveau cette belle atmosphère qui m'a tant marquée pendant mon séjour dans le Royaume.

J'exprime tous mes encouragements à l'Association des lauréats de l'École nationale forestière d'ingénieurs. L'Association est l'un des meilleurs moyens, pour nous, de perpétuer, au-delà des âges, cet engagement, notre sacerdoce, pour ne pas dire notre serment de toujours servir la nature en lui disant : "nous ne t'abandonnerons point".

Chers amis,

On m'a demandé de réfléchir à l'évolution de la science et du métier d'ingénieur forestier. Ne pouvant ni refuser la demande, ni l'exécuter correctement, j'ai décidé de quelque peu partager mon expérience, non sans une dose de provocation amicale. Pardonnez-moi pour cette diversion.

La science de l'ingénierie forestière a beaucoup évolué depuis la création de notre École, il y a de cela un demi-siècle. L'ingénieur forestier vit, pour ainsi dire, dans un environnement complexe, qui l'oblige à s'adapter aux mutations socio-économiques, mais aussi, aux mutations politiques.

Il fut un temps où les travaux forestiers se faisaient essentiellement en régie. L'État était le maître des eaux et des terres. Du haut de sa tour d'ivoire, l'État était le maître-penseur, le planificateur, le maître d'œuvre. Au niveau local, c'est-à-dire sur terre, le forestier était son représentant. Sauf à disposer d'une



forte dose de conscience, le forestier faisait la pluie, et accessoirement, le beau temps.

Le temps justement, cette ligne naturelle, a fait évoluer les choses. D'abord, l'économie mondiale a connu une forte croissance au cours des 50 dernières années ; un certain succès du capitalisme. Ainsi, le monde n'a jamais connu autant de riches. Malheureusement, les disparités n'ont jamais été aussi fortes, entre les fortunés et les pauvres ; c'est le revers de la médaille capitaliste. Sur un autre plan, plus d'un milliard de personnes ont été extirpées de la pauvreté absolue, notamment en Asie. L'Afrique, elle-même, connaît un accroissement spectaculaire du nombre de personnes ayant rejoint la classe moyenne.

Malheureusement, cette croissance s'est faite essentiellement en puisant dans les ressources naturelles ; parfois en les épuisant ! Nos modes de production et de consommation se sont faits sans commune mesure avec la capacité de charge des milieux naturels. L'ingénieur forestier s'est souvent confronté, impuissant, face aux demandes des lobbies économiques sans cesse plus forts.

Dans beaucoup de pays, l'évolution à laquelle les forestiers ont été les moins bien préparés fut l'avènement de la démocratie. Habités à protéger les milieux, équipés d'outils et d'uniformes, les forestiers n'ont que rarement vu venir l'avènement de la démocratie. En se révoltant contre l'État, les peuples s'en sont pris aux forêts, symboles à leurs yeux, d'un poids écrasant de l'Administration.

Les milieux naturels sont aussi devenus, pour les élus locaux, des espaces de promesses électoralistes. Le déclassement d'espaces protégés est souvent revenu comme promesse de campagnes politiques.

À cet effet, l'infographie des menaces pesant sur les forêts fait ressortir des mots clés: pressions foncières pour l'agriculture ou l'expansion urbaine ; lobbies économiques (pour accéder aux produits ligneux).

On le voit, l'ingénieur forestier se doit de factoriser des thématiques aussi diverses que les dynamiques démographiques ; ou encore l'impact des modes de productions et de consommations sur les espaces et les espèces.



La mère des batailles, c'est la lutte contre la dégradation des terres. La terre nourricière, qui fournit 98% de notre nourriture. La terre, génératrice d'emplois verts, la restauration des terres étant une activité à haute intensité de main d'œuvre. Conserver les terres, c'est réduire les migrations forcées, créer des opportunités pour les jeunes. L'Initiative 3S, soutenue par le Sénégal et le Maroc, porte ces idéaux et objectifs concrets.

L'autre mère des batailles reste celle contre les changements climatiques. Pas tant que les techniques forestières vont fondamentalement changer, mais plutôt parce qu'il va falloir adapter sa boîte à outils. Désormais, le tarif de cubage doit intégrer le volume en carbone de la forêt à celui du bois. Les valeurs des forêts jadis estimées en termes de mètres cubes de bois, doivent désormais compter aussi en gigatonnes de carbone.

Le marché de carbone deviendra aussi lucratif, voire plus, que celui du bois. Avec les changements climatiques, les arbres pourraient en effet avoir plus de valeur, sur pied, qu'abattus.

De la même manière, la valeur de l'éléphant et du rhinocéros ne se mesurera plus par le poids respectif des défenses ou de la corne qu'ils portent, mais par les revenus touristiques qu'ils génèrent vivants.

Le métier de forestier ne peut rester figé dans le temps. Le forestier doit flairer le business, intégrer les règles du marché. On ne peut pas vivre retranché dans le passé au risque de se faire dépasser, déclasser. On doit se projeter vers le futur et embrasser les notions de développement économique, d'économie tout court. En Afrique de l'Est, en Afrique australe, il y a longtemps que la gestion des espaces naturels n'est plus entre les mains exclusives de l'administration publique.

On bascule du “**basket case**” (où on vit des caisses de l'État) vers un “**business case**” où l'État réglemente, surveille, perçoit des taxes et gère des revenus, plutôt que de continuer à investir sur fonds perdus. L'expérience est fort concluante car, en général, le privé gère mieux que le public. Les parcs nationaux s'en portent donc bien mieux. L'exemple de African Parks, cette organisation à but non-lucratif, me semble intéressant à cet égard.



Aussi, l'économie forestière prend-elle de la hauteur avec l'intégration de la valeur des services écosystémiques. La forêt, la nature nous offre tout, absolument tout. L'eau que nous buvons ; l'air que nous respirons et la nourriture que nous consommons.

Je continue de croire que ce n'est pas le Département de l'agriculture qui produit la nourriture ; que celui de la pêche ne fournit pas les poissons ; pas plus que le Service de l'hydraulique ne fournit l'eau. Ces Départements nous rendent certes d'énormes services secondaires, mais la source de tous ces services, c'est la nature. Je ne me lasse de répéter aux jeunes que l'eau ne vient pas du robinet ; pas plus que la nourriture ne vient du supermarché; ou le pain de la boulangerie. Non, il y a des sources, des zones de transit et des zones de transformation.

Pour sécuriser nos productions agricoles, pastorales, piscicoles ou horticoles, nous devons donc investir d'abord et avant tout, sur le fournisseur des produits, à savoir La Nature. Investir sur la protection des écosystèmes, des terres, des paysages, de la biodiversité ou des cours d'eau, c'est contracter une assurance pour la prospérité, la paix et la sécurité à long terme. Investir dans la Nature, c'est assurément, le meilleur moyen de lutter contre les changements climatiques.

Chers amis,

Bien évidemment, les écoles ne peuvent pas tout enseigner à la fois. Il faut cependant savoir adapter le cursus de formation aux réalités du terrain, et s'adapter aux besoins du marché.

Il faudrait surtout que l'ingénieur sache qu'à moins que le diplôme ne soit valorisé, il n'est rien d'autre qu'un beau bout de carton. Il ne donne aucune garantie quant au progrès dans la vie professionnelle. Rappelons-nous de Rabelais : "science sans conscience, n'est que ruine de l'âme".

L'expérience professionnelle ne se mesure pas par le cumul des années de service. C'est plutôt la capacité à se former, à se construire et à se frayer une niche. Personnellement, je crois qu'avec un engagement personnel, la persistance et le sérieux dans tout ce qu'on fait, on a plus de chance de réussir.



Par ailleurs, ne pas réussir une chose ne signifie pas forcément un échec. Bien au contraire, tout écueil dans la vie est une nouvelle expérience. La patience, l'introspection et le recul dans le temps permettent souvent de tirer des leçons, et de mieux avancer.

Quarante après mon premier atterrissage sur le sol marocain, je porte le même projet. Et je suis porté par la même ambition, la même détermination. Protéger notre planète et reconstruire, brique par brique, notre maison commune. Je suis convaincu d'une chose : c'est que nous tous dans cette salle, partageons cette vision. Alors, ensemble, construisons l'avenir !

Je vous remercie.